

L'ANCIENNE WOOD ROOM

Préface

Premier chapitre - 1918-1929

Les premières années

Résumé 1877-1957 (tiré du rapport annuel financier de la compagnie pour l'année 1957)

«Donald Fraser arriva au Canada avec un groupe de 300 Ecossais en 1873, (donc cent ans cette année même). Il avait alors 31 ans et était accompagné de son épouse et ses deux fils, Archibald (Archer) et Donald junior. Ils atterrirent à Saint-Jean, N.-B., et remontèrent le fleuve Saint-Jean jusqu'à Kilburn, comté Victoria où ils établirent leur colonie nouvelle. Ils eurent à débarrasser les terrains, construire leurs maisons et granges et commencer leurs fermes. Néanmoins, Donald suivit, quelques années plus tard, les traces de ces ancêtres en entrant dans le commerce de bois.»

«Dès 1877 il acheta un petit moulin à la Rivière-des-Chutes, N.-B. non loin de leur colonie. En 1882 ses deux fils se joignirent à lui et formèrent la Donald Fraser & Sons.»

«En 1884 les Fraser construisirent un gros moulin à scie à Fredericton qui malheureusement fut détruit par le feu en 1905.

Vers la fin du siècle (1898) William et Thomas Matheson se joignirent aux Fraser.»

En 1900 Andrew Brebner à son tour fit

partie de la plus grosse compagnie de bois des Maritimes, sinon de tout l'Est du Canada en 1916.

Les Fraser achetèrent le moulin et les limites de

bois de James Murchie près de l'ancienne gare de Témiscouata et de l'ancien pont Murchie que avait été construit en 1884 soit 27 ans plus tôt. (N.B. - Ce moulin Murchie fut donc en opération sur une période de 32 années.)

Ici nous ne suivrons pas la compagnie dans tous ces progrès et expansions mais seulement dans leur marche vers Edmundston.

«C'était alors en 1911 et la compagnie fit marcher ce moulin jusqu'en 1916.»

«C'était le 1^{er} avril 1916 que le vieux Donald est mort à l'âge de 75 ans.»

«À sa mort le **Gleaner** de Fredericton écrivit: La vieille Écosse donna bien des hommes les plus utiles à la province. Personne ne fit plus que lui pour le développement des ressources du Nouveau-Brunswick. En affaire, Mr. Donald Fraser était reconnu comme un homme honnête et intègre. Il jouissait du respect de tous.»

L'année suivante (1917), toute l'entreprise fut incorporée avec une charte fédérale sous le nom de «Fraser Companies Limited». Les premiers directeurs furent Archibald Fraser, président; Donald Fraser junior, vice-président; William (Bill) Matheson et Andrew Brebner, trésorier. Avec Thomas (Tom) Matheson, ils constituèrent le premier conseil d'administration de la société.»

C'est en 1917 également que la nouvelle société décida de se lancer dans l'industrie du papier et ils commencèrent la construction de l'usine d'Edmundston.

Nous avons suivi dans ce «bref résumé» l'histoire de la compagnie jusqu'à la construction du moulin de pulpe à Edmundston. Ces expansions ne s'arrêtèrent sûrement pas là, car ce ne fut encore qu'un début, mais mon objectif était de situer brièvement ce qu'était la compagnie Fraser jusqu'à l'ouverture de notre usine à l'été ou l'automne de 1918.

En suivant par ordre chronologique les faits marquants dans la progression de cette jeune et dynamique compagnie dans mon «**appendice**» à la fin de ce livre, il sera étonnant de constater le travail immense qui s'est accompli depuis sa fondation.

La construction:

Dans mon premier cahier de cette histoire, j'avais rapporté que Honoré Collin, père de Benoît, m'avait dit que la construction avait commencée au début d'avril 1917. Honoré ne s'était pas trop trompé car, en effet, la construction débuta le 29 janvier 1917. Ce dut être une grande joie pour les gens de la ville d'Edmundston en ce lundi matin de janvier de voir le début de cette importante construction. Cela ne s'était pas encore vu dans la partie Nord de la province et même dans un très grand rayon. Il fallait aller loin au Québec pour rencontrer une telle industrie. Je dois ajouter que le jeune Honoré Collin s'était engagé comme grimpeur (**climber**) pour la construction. Étant sans peur et très habile, on rapporte qu'il excella dans ce travail. Par la suite il devint contremaître de la «**bull gang**» de la compagnie jusqu'à sa retraite en 1951.

Cette construction fut une grande entreprise pour ces années-là, car tout se faisait pratiquement à la main.

Dès ce printemps de 1917, débuta aussi la construction du barrage qui servit aussi de pont (le pont de ciment qui existe encore de nos jours). Ce barrage est érigé sur le site de l'ancien pont couvert qui lui avait été terminé en

1847 paraît-il? Ce pont au bas de la côte York dont nous qui sommes un peu plus âgés, nous souvenons encore. Il surplombait la chute de la rivière d'où le nom Petit-Sault que porta notre petite ville au siècle dernier. Cette petite chute d'environ quatre ou cinq pieds de hauteur avait été dynamitée en deux ou trois occasions au cours des ans afin de faciliter le drave du «**bois de tonne**» destinés à Fredericton et Saint-Jean.

Le pont du moulin (**threstle**) fut construit aussi en premier lieu (le moulin à bardeaux y était déjà depuis quelques années à cause du manque d'espace au vieux moulin Murchie), ainsi que le moulin à bardeaux dont nous nous souvenons.

Dans le temps, les fondations étaient creusés au «pic et à la pelle» comme on disait. On utilisait aussi des chevaux et des grattoirs (**scrapes**) pour atteindre le rocher et alors on utilisait de la dynamite là où il fallait creuser dans le rocher. Étant donné la rareté de la main-d'oeuvre, à cause de la guerre, les autorités firent venir des immigrants italiens et polonais. Plusieurs de ces étrangers avaient travaillé sur la construction de la ligne de chemin de fer du Transcontinental (C.N.R.) et ils étaient demeurés dans la région. Les uns sont partis à la fin de la construction, mais un certain nombre sont demeurés. On parle d'un bon nombre de ces Italiens qui avaient leur campement sur le bord de la rivière Madawaska durant la construction. Ce campement était aux environs du lieu où était par la suite la pile de bois no 1. On engagea aussi des hommes des comtés de Restigouche et de Témiscouata au Québec.

Étant donné la spécialité des Italiens dans ces sortes de travaux de construction, on dit que le plus grand nombre quitta la région à l'ouverture du moulin pour aller travailler sur d'autres constructions, surtout sur celles des lignes de chemin de fer.

De la région, plusieurs jeunes gens débutèrent comme porteurs d'eau en 1917 et 1918. Ils sont

à leur retraite aujourd'hui, pour ceux d'entre eux qui sont encore vivants. À l'ouverture du moulin, ils ont continué à travailler pour la compagnie et ne la quittèrent plus. J'en ai connu plusieurs d'entre eux qui ont commencé dans ces temps-là. Plusieurs étaient dans la **Wood Room** lorsque j'ai commencé au moulin. De ces gars-là, nous avons bien souvent entendu parler de la construction ainsi que des débuts des opérations de l'usine. Il y eut aussi les fermiers des environs avec leurs fils qui ont travaillé à la construction durant les saisons d'hiver. Ils furent aussi engagés avec leurs chevaux, mais à temps partiel durant les étés suivants et cela pour plusieurs années de suite. Comme mentionné avant, cette construction allait être le plus grand événement de toute l'histoire du Nord de la province, mais surtout de la petite «**République du Madawaska**». Les petits contrats de bois de pulpe (**pitoune**) étaient une vraie aubaine pour les environs et aussi pour les chantiers un peu plus éloignés. Les terres à bois prirent soudainement de la valeur et plusieurs habitants y firent de bonnes affaires. En somme, c'était la prospérité pour le petit «**town**» d'Edmundston, dont la population passa de 1 821 âmes en 1911 à 4 035 en 1921. Elle avait plus que doublé en dix ans et cela grâce à la construction du moulin Fraser. L'expansion se fit surtout du côté Est de la rivière, (Edmundston-Est). Ce fut à cette occasion que le gros Florent Fournier nomma cette section de la ville, le «**Happy Corner**» et avec raison paraît-il? Plusieurs gens du côté Ouest de la rivière la nomme encore ainsi, mais ça sonne faux à mon avis car le centre de la cité semble se déplacer vers ce côté-ci de la Madawaska. Il en aurait long à raconter là-dessus!

L'ouverture:

Les plus âgés se souviennent qu'à l'automne de 1918, le monde fut balayé par le fléau de la Grippe Espagnole qui fit un nombre incalculable de victimes. Ici comme ailleurs, les mois d'octobre et novembre furent les plus noirs. Il y avait des morts dans toutes les villes

et tous les villages. Les rangs et les hameaux les plus reculés ne furent pas épargnés. Les gens disaient que cette grippe était dans l'air du temps. Cela semble avoir été la vérité. Trois ou quatre décès par famille n'était pas chose rare. Un jeune couple marié, oncle de ma femme, n'ayant qu'un enfant et demeurant au Lac-Baker, sont morts à deux semaines d'intervalle. Pourtant ces personnes avaient une bonne santé. Combien d'autres encore et pour s'en rendre compte, il suffit de visiter nos cimetières environnants. J'ai vu à Saint-Basile quatre petits monuments blancs rappelant le souvenir d'une même famille Martin dont les petits sont morts à quelques jours l'un de l'autre. Heureusement qu'avec la température plus fraîche de décembre, ce fléau disparut mais laissant sur son passage d'innombrables deuils un peu partout.

Tout n'est pas que tristesse quand même car le onzième jour de ce onzième mois de l'année à la onzième heure (c'est symbolique) fut signé l'Armistice qui mit fin à la guerre 1914-18. Tous les centres à travers le Canada et dans tous les pays alliés du monde célébrèrent à leur manière ce grand événement qui était la victoire de nos armées en Europe. Le sifflet de l'usine Fraser de concert avec les cloches de nos églises ainsi que les sifflets de toutes les locomotives à vapeur disponibles au Canadien National, Canadien Pacifique et autres, annoncèrent à notre petit peuple affolé cette grande victoire. Le bruit du 31 décembre à minuit de l'année 1966 commémorant le début de l'année du centenaire de notre Confédération Canadienne, nous rappelaient cet événement.

Au dire général dans le temps, ça serait la dernière guerre mondiale. Les petites croix blanches serrées les unes contre les autres dans les champs de la Belgique et de la France en sont une partie du prix de cette victoire.

En retournant en arrière par la pensée, on a le droit de se demander si tant de sacrifices n'ont

pas en quelques sortes été un peu inutiles, car la même nation agressive qui fut vaincue recommencera vingt ans plus tard une autre agression encore plus meurtrière et destructive qui sera connue dans l'histoire comme la Deuxième guerre mondiale. Laissons quand même à l'histoire le jugement des actes des nations!

Au début, le moulin ne comprenait que quatre «**digesters**», ce qui donnait à cette édifice une allure encore plus haute. L'unique cheminée, encore existante mais partiellement démolie du haut, nous paraissait quelque chose de gigantesque. Je me souviens être descendu des concessions avec mon père au printemps de 1918 et ces constructions d'un aspect inaccoutumé pour nous du Madawaska m'avaient grandement impressionné. Je n'en revenais plus et, à mon retour à la maison, j'en avais des choses à raconter de ce que j'avais vu. J'avais alors sept ans et j'ai encore ces images dans l'esprit.

Les «**digesters**» numéros 5 et 6 furent construits en 1925 lors de la construction des «**board**» et «**bond**» «**mills**» de Fraser Paper du côté de Madawaska, Maine. Enfin les «**digesters**» 7 et 8 furent construits en 1928 lors de l'agrandissement du moulin américain, de la construction du moulin à catalogue et du côté canadien, de la construction du département des pâtes mécaniques (**groundwood**).

Revenons à l'aspect général du moulin et pour compléter, disons que le moulin à bardeaux qui comprenait dix unités (scies) et qu'un moulin à traverses (**ties**) pour voies ferrées avait aussi été construits (vers 1910). Ce dernier a dû être remplacé par le moulin à lattes dont nous nous souvenons. Les premiers écorceurs (**drum barkers**) ne furent érigés que l'année suivante. Ces derniers également furent remplacés en 1928 par un autre système d'écorceurs (**thorne barkers**) qui furent en opération durant 42 années, soit jusqu'en 1970.

La première petite pile de bois était tout près de la **Wood Room** dès le début. (On y empilait le bois venant des chars (wagon) de chemin de fer (voie ferrée)) et sur le site qu'occupa le premier **groundwood** par la suite et en direction du garage actuel qui était le site de la grange et de l'écurie. (On dit qu'un jour, une bûche passa à travers le châssis de l'établi effrayant les chevaux terriblement)

On a abandonné cette première pile en 1920. Une seule pile alors était sur le bord de la rivière près des écorceurs et elle était connu sous le nom de pile no 1. C'est ce convoyeur-là qui brûla en 1940 et fut changé de lieu complètement - nous y reviendrons au cour de cette histoire.

Le bois de la petite pile près de la **Wood Room** passait par un réservoir à eau chaude (**hot pond**) et remontait par un convoyeur pour retomber dans deux écorceurs (**drum barkers**) qui avaient été installés dans la **Wood Room** même. Le «**pond**» que nous avons dans la **Wood Room** ainsi que la bâtisse des «**chips**» (ancienne **chips unloading**) furent construits sur la même fondation de ce réservoir. Ces deux écorceurs étaient près des premiers «**rossers**» et de la «**fendeuse**». En 1928, on en démonta une pour faire place aux premières scies (**slasher**) qui étaient là où fut installée beaucoup plus tard, la fendeuse.

Le moulin à raboteuse (**planer mill**) ne fut construit qu'en 1921 et successivement agrandi par la suite, mais à cause de la crise, fut fermé en 1932 ou 33. Le tout ainsi que les moulins à bardeaux et à lattes furent déménagés au moulin de Cabano ou aux autres nombreux moulins de la compagnie dans les environs. Le bois était transporté par train au moulin d'Edmundston et il y avait une cour de séchage. Après le rabotage, on le rechargeait sur les wagons pour l'expédier sur le marché. Cette ancienne bâtisse quoique démolie en partie, sert encore d'entrepôt de nos jours, mais pas pour

longtemps encore de toute apparence. Là comme au moulin à bardeaux et à lattes, des centaines d'hommes en tout étaient employés et cela surtout en été. Des dizaines de chevaux aussi étaient utilisés pour transporter les planches et les madriers du moulin à la cour et de la cour au moulin. Il y avait de ces chevaux avec tombereaux aussi un peu partout à la grandeur de la cour. Aux pas de cheval, on était pas trop pressé. On y faisait deux grosses piles de billots de cèdre en été, là où est «**Flurie**» actuellement et en hiver des chevaux étaient utilisés pour tirer ce bois au moulin à bardeaux. On descendait l'écorce de la rivière de biais par un chemin à cette fin et emmenait le bois au pied du convoyeur (**haulup**) du moulin à bardeaux. Ces deux grosses piles de cèdre empilées avec des «**hoist**» servaient de réserve pour la durée de l'hiver. Les noms des deux chevaux qui étaient utilisés à cette fin en hiver étaient «**King**» et «**Joe**». C'étaient des bêtes de près de 2 000 livres et qui pouvaient tirer comme des petits tracteurs. Joe n'était pas beau à voir; il était d'un noir roux et avait le poil long comme de la laine, mais d'une lenteur et d'une capacité sans égale. Malheureusement, des gens se plaisaient à le maltraiter. Toutes ces belles bêtes - excepté Joe quand je dis belles bêtes - pesaient de 1 600 à 2 000 livres. Je me plaisais à midi ou à six heures du soir, à regarder de la **Wood Room**, ces gros chevaux retourner souvent seuls à l'étable. N'ayez crainte, ils savaient où était leur demeure. Mon frère René me racontait à ce sujet que parfois en coupant du bois dans les chantiers et lorsqu'ils étaient éloignés du camp, mais voulant prendre un raccourci à travers la forêt pour ne pas perdre la direction, il suivait son cheval qu'il lâchait dans le bois. «Incroyable, mais vrai» me disait-il, «le cheval ne manquait jamais le camp et par le chemin le plus court». Ces «**drums**» écorceurs de la rivière et de la **Wood Room**, deux à chaque endroit, fonctionnaient un peu sur le même système que ceux que j'ai connus à la **Wood Room**. C'étaient deux immenses tonneaux de douze pieds de diamètre par trente-

vingt-cinq pieds de longueur qui tournaient sur eux-mêmes, supportés par quatre chaînes qui en faisait la traction. Le tout était actionné par un gros moteur qui était installé au-dessus de chaque écorceur. De 1929 à 1934, j'ai pris soin de l'un de ces écorceurs dans la **Wood Room**. J'en connais quelque chose là-dessus! Dans un moulin l'opérateur d'une machine en est en quelque sorte responsable. Le bois entraînait par gravité d'un bout du «**drum**» pour en ressortir à l'autre bout écorcé, ou du moins, supposé écorcé. On y utilisait beaucoup d'eau afin d'aider à l'écorçage et aussi de laver les écorces des égouts avant de se rendre aux presses pour être enfin brûlé au «**steam plant**». Le surplus du bois de la rivière était empilé afin d'être utilisé en hiver. Le tout passait par les écorceurs de la rivière donc, tout ce bois sur la pile était écorcé.

Il y avait ce gros convoyeur des écorces, (**millwaste conveyer**) dont les vestiges sont encore visibles aujourd'hui, mais qui ne tardera probablement pas à disparaître complètement. En plus de charroyer les écorces et les déchets des Écorceurs de la rivière et de la **Wood Room**, il y avait les déchets du moulin à bardeaux et à lattes. Ajoutons à cela les déchets du moulin de Cabano, transportés par les wagons du Témiscouata pour être ensuite déchargés par des hommes assignés à cette fin sur deux voies d'évitement, (**sidings**) tout près de la **Wood Room**. Un convoyeur spécial était utilisé à cette fin. Les gars qui faisaient ce travail devaient être des plus robustes et faisaient ce travail à la pièce (**à la job**) avec un certain montant pour chaque wagon. Ce convoyeur tombait dans le gros «**millwaste**». Tous ces déchets, une fois brûlés dans les «feux à bois», fournissaient la vapeur pour le moulin. La balance de la vapeur requise était fournie par les «feux à charbons».

Voilà brièvement un portrait esquissé à la hâte de ce que comprenait les environs de la **Wood Room** au début. Il y aurait sûrement d'autres

détails à ajouter mais c'est de l'Ancienne Wood Room plus précisément que je veux parler. J'ai fais un assez long détour, mais mon objectif était de recréer l'atmosphère ou l'ambiance qui animait les gens à cette époque et surtout ceux qui furent les pionniers de ce département. D'ailleurs, il me faudra revenir sur ce qui se passait souvent à l'extérieur de la **Wood Room** car, une partie de ce département n'allait pas sans l'autre. Le tout étant nécessairement dépendant l'un de l'autre car, par exemple, tout changement d'opération, soit à la pile, aux écorceurs ou à la **Wood Room**, nécessitait une révision d'opération à la grandeur du département. Il en était souvent ainsi des autres départements comme par exemple le «**sulphite**» et après 1928, le «**groundwood**» dont certains changements avaient une répercussion sur notre département en général. Il en est aussi de l'exigence de ceux qui se lancent dans la grosse industrie. Ça toujours été comme ça semble-t-il?

La Wood Room:

Après une tournée dans les environs, me voilà enfin rendu à la vieille **Wood Room**, à cette section du département qui en français serait «le département du déchiquetage» et que personne ne reconnaîtrait. Je m'excuse à l'avance d'employer des termes anglais mais comme la langue de travail est l'anglais, chercher dans les dictionnaires tous ces mots en français, ça serait du chinois pour le lecteur. La française province de Québec lutte encore afin d'obtenir une langue de travail française. Ce serait l'idéal mais en attendant, il nous faut parler pour nous faire comprendre.

Dimensions:

1918- 100' x100' environ et un étage

1925- Extension de 25' sur la largeur du côté Nord

1925 ou 1926- Extension en dehors du mur de brique, en bois du côté Est d'une largeur de 50' sur toute la façade

(c'était sur le premier «**hot pond**»). Ce fut le premier «**slab mill**» que nous connaissions sous le nom de **Wood Room Extension**.

1943- Extension du côté Sud (vers le **Ground Wood**) de 50' x 40' environ pour le deuxième «**slab mill**». J'ai débuté là comme contremaître.

1953- Cette section du «**slab mill**» fut transformer en «**chip unloading**»- lieu de déchargement des copeaux des wagons. Cette section fut revêtue en brique ainsi que toute la section en bois construite en 1925 ou 26. P.S. Cette section de ce qui était redevenue le Pond en 1934 avait été briquetée en 1951 plutôt qu'en 1953.

Ainsi, à sa pleine dimension, la **Wood Room** était un édifice carré d'environ 150 pieds de façade presque remplie d'équipement et de machines. Elle était reliée aux écorceurs sur une distance de 350 pieds par un câble d'acier muni de gros boutons en fer distancés à tous les cinq pieds sur le câble. Ce convoyeur - **cable conveyor** - a toujours existé entre le département et les écorceurs ainsi que les convoyeurs de la pile qui débouchait aux écorceurs et celui des wagons - «**car unloading**» qui lui aussi se jetait sur le câble de la **Wood Room**.

À l'origine, lorsque le bois entrait dans la **Wood Room**, il tombait dans une longue dalle - «**sluice**» - qui se divisait en deux sections au milieu afin de distribuer le bois dans les deux écorceurs. Il en était de même lorsqu'on réclamait le bois en hiver de la première petite pile (1918-1920). Ce «**haulup**» arrivait au même endroit. Je ne me souviens pas de ce convoyeur, mais l'ancienne ouverture dans le

mur de notre bâtisse de compteur de bois nous en indiquait l'endroit exacte.

À la sortie des écorceurs, le bois écorcé tombait sur des chaînes plates -«**flat chains**» qui consistaient en un convoyeur de 12 à 15 chaînes déposées l'une contre l'autre et formant environ six pieds de largeur. Ces chaînes étaient munies de courts éperons - «**dags**» - et elles tournaient assez lentement. C'était le convoyeur du triage - «**sorting conveyor**» qui conduisait le bois à un réservoir rempli d'eau de 20' x 30', d'où les «**chippermen**» le tirait avec leur «**picaroons**» pour le «**chipper**». Lorsqu'il y avait excès de bois dans le réservoir - «**tank**» - le «**sorter**» tirait sur une corde munie au bout d'une scie et un battant pour avertir l'opérateur du convoyeur et des écorceurs d'arrêter tout afin de laisser vider un peu ce réservoir pour ensuite repartir en sens inverse. Les deux trieurs «**sorters**» étaient placés au bout avant de la chaîne de triage et sortaient le bois avec écorces ainsi que le bois de diamètre dépassant douze pouces. Ce bois trié était dirigé vers de petits écorceurs manuels - «**rossers**» - qui était au nombre de cinq au début, et le gros bois allait vers la fendeuse sur ce même convoyeur.

Donc tout le bois, et cela jusqu'en 1934, qui entrait dans la **Wood Room**, même si c'était du bois pelé à la scie sève passait par les écorceurs de la **Wood Room**. Après 1925, je dois dire l'écorceur, car il en restait seulement un. En sortant de ces ou cet écorceur, le bois était très propre pour les «**chippers**».

Cette première «**fendeuse**», que j'ai mentionnée, fonctionnait d'une manière verticale et nécessitait l'emploi de deux hommes. On roulait les grosses bûches du convoyeur à terre pour les relever et les exposer debout sous la «**fendeuse**» qui fonctionnait comme un ancien piston d'un engin à vapeur de chemin de fer. C'était une tâche dangereuse de s'exposer les mains sous la «**fendeuse**» afin d'y tenir la bûche. Plusieurs, que j'ai connus, y ont

laissé des bouts de pouces et des doigts. Ces hommes-là aussi devaient être vigoureux. Ce n'était pas tous qui pouvaient être bons fendeurs. Tout était fait à force de bras et de reins. Même avec la «**fendeuse**» à vapeur horizontale, au milieu des années 1930, ce n'était pas toutes les «**bedaines**» qui pouvaient devenir bons «**splittermen**». Après avoir fendu la bûche, on ramassait les éclats et les lançait par dessus le convoyeur des grosses bûches et dans un autre convoyeur - **return conveyor** - qui les ramenaient au réservoir des «**chippers**». Le bois des petits écorceurs (**rossers**) suivait aussi le même chemin et après avoir enlevé l'écorce, il revenait par le même convoyeur des éclats à destination du réservoir. À ce point de la description, un ancien de la **Wood Room** me dit que de 1918 à 1925, il y avait deux écorceurs à roues qui exposaient gravement les mains aux accidents et que ce ne fut qu'en 1925 que les «**rossers**» au nombre de cinq furent installés. Donc c'est une petite correction qui me fait plaisir de signaler. Ces «**rossers**» étaient au coin Sud-est de la **Wood Room**, mais sur le plancher de ciment contrairement aux autres qui furent installés avec le nouveau système en 1934 et qui étaient plus élevés et presque au centre de la **Wood Room**. Il en était ainsi de la «**fendeuse**» qui était sur ce plancher de ciment mais un peu plus vers le centre de la bâtisse.

Le réservoir (**tank**) avait une profondeur de quatre ou cinq pieds et était soulevé de deux pieds du plancher de ciment. On le nettoyait à toutes les fins de semaine en asséchant l'eau par-dessous et ensuite avec des fourches et pelles, on sortait les déchets qu'on jetait au «**millwaste**» en se servant de brouettes. Au tout début, il y avait trois «**chippers**». Deux étaient du côté Ouest de la «**tank**» et étaient actionnés sur le même «**shaft**» avec «**clutch**» et le troisième était du côté Est de la «**tank**» face aux autres. Le fait d'avoir ces deux «**chippers**» sur le même arbre (**shaft**) munie d'une cheville d'embrayage (**clutch**) causait des incon vénients et de la perte de production. À la fermeture de

l'usine à l'automne de 1920 et pour environ cinq mois, l'on changea cela pour placer un moteur sur chaque «**chipper**» et l'on ajouta un troisième «**chipper**» du même côté du réservoir. Donc en 1921, il y avait quatre «**chippers**» de quatre couteaux chacun. Telle sera l'ordre des «**chippers**» pour près de 25 années dans la suite. Alors, sans pouvoir donner plus d'explication, Pierre Thériault me disait que dès les débuts, on ne plaçait que deux couteaux (lames) à chaque «**chipper**» et qu'à la place des couteaux, on y plaçait des plaques de fer. Il se peut que ce soit dû à un manque de capacité de la part des moteurs ou du système de «**clutch**» comme mentionné. C'est sûr que ça ne devait pas aller trop vite. Je dirais environ trois cordes à l'heure pour un «**chipper**». Petit train va loin, dit-on! Cela ne dura certainement pas longtemps. Les couteaux se changeaient deux fois le «**shift**», donc à toutes les quatre ou cinq heures. L'unique «**chipper**» du côté Est du réservoir servait aussi sur l'heure du dîner à passer le bois rouge (pourri) que le «**chipperman**» avait mis de côté en les jetant sur le plancher. Un court convoyeur dans le sous-sol allait jusqu'au «**millwaste**» afin de brûler ces «**chips**» de mauvais bois, mais lorsqu'on «**chippait**» le bon bois, une ouverture avait été faite sur le côté de ce convoyeur et les «**chips**» tombaient sur le transfert du sous-sol (**basement transfer**) pour se mêler aux bons chips des autres «**chippers**». L'espace non-utilisé de notre sous-sol que plusieurs s'en demandaient la raison était l'endroit du «**chipper**» no 4 qui fut changé de place avec les grands changements de la **Wood Room** durant l'automne et l'hiver 1933-34.

Dans les débuts aussi (1918-1920), on aiguisait les couteaux à la «**shop**» (**machine shop**) car la meule n'était pas encore à la **Wood Room**. C'est le «**millwright**», Emile Pelletier, qui fut le premier aiguiser (**grinderman**). Par la suite, Louison Nadeau, père de Renaud, et Honoré Ouellette, furent assignés à cette tâche. Émile Pelletier, père d'Émilien, était alors

«**millwright**» à plein temps et fut toujours de jour à la **Wood Room**. Il était responsable de la mécanique de cette **Wood Room** et le fut jusqu'à son décès en 1949, à l'âge de 63 ans après trente années de service.

Parmi les premiers «**chippermen**», figurent les noms suivants: Jos Rousselle, Fred Rousselle, Xavier Beaulieu «**Bill**» Beaulieu, Thomas Couturier et quelques autres encore.

En sortant des «**chippers**», les «**chips**» étaient convoyés en direction des tamis (**screens**) en passant par le sous-sol comme il fut toujours d'ailleurs mais à l'exception que du sous-sol aux «**screens**», les «**chips**» pour quelques années passaient tous par une machine appelée «**rechipper**». Sortant de cette machine, ils retombaient dans une sorte de convoyeur appelé escalateur pour atteindre les «**screens**». Ce fut vers 1921 que ce «**rechipper**» fut localisé sur un convoyeur où seulement les gros chips (**oversized chips & slicers**) passaient éliminant ainsi de l'embouteillage dans cette machine connue aussi sous le nom de cochon (**hog**). Ce vieux cochon causait de la perte de temps lorsque du métal, par accident, y pénétrait. Ce ne fut que le 19 novembre 1952 qu'on le remplaça par un autre plus moderne et plus pratique. Ce vieux cochon ne fut pas regretté, car il nous en avait causé du trouble! La nouvelle machine fut installée au-dessus du convoyeur du sous-sol contrairement à l'ancien qui avait été placé après 1921 sur le long convoyeur (**escalator**) du sous-sol aux «**screens**». Ce convoyeur était construit en montant à 45° environ. Comme pour le sous-sol, c'était une courroie en caoutchouc de 24' de largeur.

Pour les «**screens**», ils n'ont pratiquement pas changé au cours des années. Un autre «**set**» fut installé en face, là où était la seule, et cela en 1925. À cette occasion une extension de 25 pieds de largeur fut construite sur la façade Nord de là. On y avait installé un petit

«**chipper**» au site de la «**limerie**» (**filng room**) et on y «**chippait**» les blocs de bois (rebuts) et les lattes des moulins à scie qui avaient toujours été brûlés avant. En plus le bois rouge n'était plus brûlé mais «**chippé**» aussi. À cette fin, le **digester** no 1 était utilisé. Une deuxième (**long chip belt**), longue courroie en-dessous de l'autre qui convoyait ses chips rouges au no 1. On distinguait cette partie de l'opération sous le nom de «**sulphite**» qui fut discontinué vers 1930 ou 1931. Avant cette transformation, la partie principale de la **Wood Room** était du côté Nord. Elle fut alors placée du côté Est - face au **steam plant** - pour y demeurer jusqu'à la fin. Je m'en souviens encore lorsque très jeune, j'apportais le dîner à mon père à la **Wood Room**, (1920).

Durant ces années-là, on nous tolérait dans le département sur l'heure du dîner pour la raison que toutes les machines étaient arrêtés à l'exception du «**chipper**» sur le bois rouge, mais qui était à l'autre bout de la bâtisse. En plus, les règlements de sécurités n'étaient pas encore établis. Ce ne fut qu'avec les ans et petit à petit que plus d'attention fut apporté à ce problème. À remarquer aussi que les courroies et les chaînes des convoyeurs tournaient assez lentement offrant moins de danger d'accidents, car dans les premières années, la production du moulin était moins de 200 cordes de bois par 24 heures. Cela comparé à plus de mille cordes après les années 1950, il y a toute une différence. Pour cette raison la **Wood Room** fonctionnait presque toujours sur un quart (**shift**) seulement. Au besoin on opérait des heures supplémentaires mais à temps simple, évidemment. La longueur des journées en général était de dix heures et cela pour les dix premières années au moins.

On a mentionné les bouts déchets (**edgings**) des moulins à scie et cet agrandissement construit sur les fondations du premier «**hot pond**» constitua le premier «**slab mill**» qui fut en opération jusqu'au début des années 1930. Il y

avait 20 hommes par «**shift**» sur deux «**shifts**» qui travaillaient là durant l'été et leur travail constituait à enlever les écorces de ces croûtes des moulins avec des petits «**planers**» ou simplement à la petite hache si ce bois était trop court pour être rasé sur ces «**planers**». Les «**chips**» comme mentionné, étaient utilisés avec le bois rouge et étaient cuits dans le «**digester**» spécial à cette fin. On voulait ainsi commencer à économiser le bois dès 50 ans passés.

En 1933-34, à la place de ce premier «**slab mill**» fut construit le «**pond**» qui servit jusqu'à la fin. Au bout Sud - direction du **groundwood** - fut installé en 1943, un autre «**slab mill**» qu'on opérait durant l'hiver jusqu'en 1948. Durant l'été ces «**edgings**» étaient empilés dans les cours pour être charroyés durant l'hiver par camions ou par wagons de chemin de fer à notre petit «**slab mill**». On y employait là aussi 40 hommes qui étaient des gars pris aux écorceurs à la fin de l'été. À la démolition de ce «**slab mill**» en 1948, des pompes pour le déchargement des chips y furent installés. (**The First Chip Unloading Building**). Ce premier système de déchargement des copeaux (**chips**) est lui aussi maintenant démolé.

Dans le premier «**slab mill**» dont j'ai mentionné, Jos Gagnon, Thomas Couturier, Jos A. Rousselle et Pierre Thériault y furent tour à tour sous-contremaîtres (**subforemen**). Tout ce bois une fois «chippé» allait au «**sulphite**». À cette fin, et pour y décharger les «**chars**», un convoyeur avait été construit du côté Nord de la **Wood Room** en direction du vieux «**planer mill**».

Plus précisément, où allaient les déchets de la **Wood Room**? Tout d'abord, ceux des écorceurs en sortant des égouts, tombaient dans un court «**escalator**». Une fois sortis de l'eau un autre long et étroit convoyeur à chaîne (**chain conveyor**) passait entre les «**chippers**» et les «**screens**» et tombaient sur les convoyeurs des brins de scie de ces derniers pour enfin se jeter

dans le gros «**millwaste**». Après la fermeture du petit système «**sulphite**», un «**Chipper** fut installé au-dessus du «**millwaste**» afin de «**chipper**» le bois rouge qui fut destiné au feu.

Que de bois a-t-on gaspillé ainsi durant ces années de grande compétition de la crise des années 1930? Ce cochon mentionné sur le «**millwaste**» n'avait plus été utilisé depuis vingt ans à la démolition presque complète de la Wood Room en 1970. Il est encore là dans ce coin de la bâtisse avec les anciennes pompes à «**chips**» présentement. Avec l'ancien «**chipper**» à quatre couteaux, ce sont les seules machineries à ne pas avoir encore été enlevées.

Aux «**screens**», tous les convoyeurs ainsi que les deux «**screens**» eux-mêmes, étaient sur la même traction; le même moteur, ce qui causait de véritables problèmes lorsque les courroies des poulies se mettaient à tomber dues à un accrochage ou à une surcharge dans l'un ou l'autre de ces multiples convoyeurs. Ce ne fut qu'avec bien des années que les autorités comprirent cela et petit à petit séparèrent ces convoyeurs en leur donnant un petit moteur (**unit**) individuel. Ce fut des dépenses bien placées, car nous étions en mesure de l'apprécier.

Toutes ces opérations demandaient de la main-d'oeuvre et des hommes il y en avait et surtout à cause des salaires peu élevés là où nous avions besoin de deux hommes, on en plaçait deux.

Je veux noter en passant, en parlant des rebuts (**edgings**), des moulins à scie de la compagnie qu'ils ne venaient pas seulement de Cabano. Il en venait de celui de Plaster Rock et avant la fermeture définitive de leur moulin de Quisibis en 1940, il a dû en venir de ce moulin aussi pour notre premier «**slab mill**» à cause de la courte distance de transport. Ce moulin de Quisibis a subi de grosses pertes au printemps de 1936 (3 000 000,00\$ de dommage) causés par l'inondation du fleuve Saint-Jean et de la rivière

Quisibis. La compagnie perdit cette argent lorsque l'eau emporta les cages de bois dans leur cour à bois. Après cela, ils opérèrent au ralenti pour fermer en 1940 comme mentionné. En 1922 (le 4 mai) leur premier moulin de Baker-Brook brûla avec onze maisons. On le rebâtit plus bas, là, vis-à-vis mais près de la rivière où est le moulin actuel de Raoul Couturier. Ce moulin ne fut là qu'un court temps et le tout fut transporté à Quisibis. La compagnie avait là, à Quisibis depuis 1922 ou 23, un plus petit moulin. Ce déménagement à Quisibis eut lieu je crois vers 1928 et affecta grandement l'économie du village de Baker-Brook comme on se rappelle encore, mais ce fut au tour de Sainte-Anne de prospérer, car on employait à l'été plus de 160 hommes à ce moulin de Quisibis.

Pour revenir à la **Wood Room**, en suivant la marche du bois de pulpe après son entrée dans la **Wood Room**, il y avait au début le compteur et le «**drum operator**» ou «**drum tender**», deux autres hommes au triage (**sorters**), deux à la «**fendeuse**» (**splitters**), un à la jonction pour diriger le bois vers les «**rossers**» cinq sur les «**rossers**», un sur le réservoir (**tank**), quatre sur les «**chippers**», un au sous-sol (**basement**), un autre aux «**screens**» (**cleaner**), un autre au «**sulphite**» (**sulphite cleaner**), un aiguiser de couteaux (**ginder**), un «**millwright**» et souvent avec son aide (**helper**), un au «**chip bim**», un autre qui transportait le bois rouge et enfin le contremaître. Cela faisait environ 25 sur un «**shift**» régulier où une équipe (**crew**) régulière qui dans les années 1920 ne consistait qu'en une seule équipe la majeure partie du temps. Ce nombre de 25 pouvait presque doubler lorsque «la petite **Wood Room**» (le «**slab mill**») était en opération durant l'été. Il est vrai que l'aide des occupations mentionnées était pour les années de 1925-30. Au tout début c'était un peu différent encore et comme il en sera à partir de 1934 après la transformation de la **Wood Room**.

Les listes des noms de ces hommes qui ont travaillé à divers étapes du règne de ce département seront sûrement intéressantes à lire. De temps à autre, j'en donnerai et quelques noms, comme par exemple celui de Pierre Thériault, figureront sur toutes ces listes. Cela est dû au très long séjour de ces gars-là dans ce département.

Un mot encore: d'où venaient ces hommes? Un petit nombre avait travaillé au moulin à scie et à bardeaux Murchie. D'autres, et plusieurs même, avaient travaillé pour les Fraser, soit à Baker-Brook dans les cas entre autres de Louison Nadeau et Honoré Ouellette; d'autres venaient des moulins de Glendyne, Whitworth ou Cabano comme pour le cas des Thériault, Charette et autres. Certains avaient été fermiers, mais ces hommes-là avaient tous une expérience des chantiers et de la drave. Ils y avaient de simples journaliers, et aussi, certains étaient des vétérans de la guerre 1914-18 qui étaient entrés au moulin à leur retour en 1919. De ces premiers vétérans, tous sont à leur retraite depuis huit à dix ans maintenant. Un bon nombre est disparu aujourd'hui. On peut constater que ce n'était pas des enfants d'école. Ils avaient tous connu la vie dure ayant été entraînés à ce genre de vie dès l'âge de douze ou quatorze ans. Leur mentalité, leurs habitudes et surtout leur langage en étaient imprégnés. Encore pour plusieurs, la loi du chantier dominait. C'était celle du plus fort - du boulé (**bully**) - , quoi! Lorsqu'un jeune se mêlait à eux, ils nous appelaient «les petits gars». Le jeune était accepté d'eux lorsqu'il avait le courage de se mesurer à eux. Il y avait souvent des boutons arrachés et des chemises déchirées ou encore des blessures dont on ne parlait pas. C'est alors qu'ils disaient en parlant de ces jeunes: «s'il continue, il va faire un homme «et ils ajoutaient «le petit maudit, il est «**game**»». C'était quand même sans malice et il y existait une grande camaraderie parmi les travailleurs avec très rarement des chicanes.

En mentionnant des noms, je m'excuse d'avance pour ceux que j'oublierai. Encore, pour ceux qui n'ont travaillé que quelques mois dans la **Wood Room**, il me faudra omettre leur nom, car ces listes seraient trop longues. Je m'en tiendrai surtout aux employés réguliers, mais il ne faudrait pas oublier le fait que des centaines d'hommes sont passés par la vieille **Wood Room** à diverses étapes de son existence. Je m'excuse davantage de ne pas mentionner les noms de ceux qui ont passé leur vie dans ce département comme aux piles sur la rivière, aux écorceurs ou dans la cour mais non dans la **Wood Room** proprement dite. Plusieurs noms comme ceux des Plourde, Lévesque, Martin, Lagacé, Boucher, Michaud, Ouellette, Beaulieu, Cyr, Volpé, Sénéchal, Guerette, Pelletier, Bélanger, Violette, Verret et bien d'autres encore figureraient parmi les pionniers du département. Quelques-uns d'entre eux viendront par après dans la **Wood Room** et leurs noms seront mentionnés sur les listes comme pour les Plourde et les Volpé par exemple, et d'autres encore. Mais pour le bénéfice de ceux qui n'ont pas travaillé d'une manière régulière dans notre **Wood Room**, une liste supplémentaire sera donnée dans l'appendice (à la fin) de ce cahier.

Wood Room (1918-1929):

Amédée Gamache:

Premier contremaître 1918-1921 et alla ensuite au «**steam plant**». Gamache subit un sérieux accident à ce lieu et on me dit qu'il est mort quelques mois plus tard, mais non directement causé par cet accident.

Willie St-Onge:

Je n'ai pas connu Gamache, mais tous les autres dont les noms apparaîtront. Willie fut aussi contremaître. Quelques années plus tard, il fut transféré au «**sulphite**» et devient «**cook**», position qu'il conserva jusqu'à sa retraite en 1956 après environ 35 années de service. Notre ami Willie est décédé en 1962 à l'âge de 71 ans.

Il était le père de Pio, Arthur et Léo qui sont tous au moulin.

Jos Charette:

Il fut le troisième contremaître de la **Wood Room** de 1921-1927. Ensuite, contremaître aux écorceurs et à la pile de 1927-40 pour être transféré au département mécanique d'où il prit sa retraite en 1946. Jos était le père de Paul et Albert du moulin également. Il est décédé à Edmundston-Est en 1956 à l'âge de 75 ans.

Jos A. Rousselle:

Commença en 1918 et fut «**chipperman**», «**grinderman**» et «huilleur». Il occupa la position de contremaître de 1927-1934. N'ayant aucune instruction, il préférait les «**shifts**» de nuit si possible. Le vieux Jos prit sa retraite en 1946 à l'âge de 69 ans. Après 22 années de retraite, ce beau vieillard est décédé à Edmundston-Est le 22 mars 1968 à l'âge de 91 ans et 7 mois.

Honoré Ouellette:

«Le petit Noré», il n'avait que cinq pieds de grandeur, fit un peu de tous les ouvrages de la **Wood Room**, de balayeur à «**millright**» et même «**sub-foreman**» à temps partiel durant son règne de 34 années dans la **Wood Room**. Sur ses dernières années, il était aux «**chips bin**» mais, à cause de paralysie partielle, dû prendre sa retraite en 1952 à 62 ans. Peu après, il paralysa complètement et décéda à Edmundston en 1964 à l'âge de 74 ans.

Fred A. Rousselle:

Frère de Jos, Fred était lui aussi «**chipperman**». Il avait travaillé à la construction et était entré dans ce département à l'ouverture en 1918. À cause de la crise vers 1936, il quitta le moulin pour prendre un lot à la Rivière-à-la-Truite. Il décéda subitement en 1939 n'étant âgé que de 57 ans. Dans la suite, la famille déménagea à Montréal, je crois.

Xavier Beaulieu:

«Le gros Xavier», car il avait 6 pieds et pesait 260 livres, était connu de tout le monde. Il débuta en 1918 et était, lui aussi, sur les «**chippers**». Il fut transféré au «**groundwood**» à son ouverture en 1928 et plusieurs années après, vers 1940, alla comme gardien (**watchman**). Retiré en 1953, Xavier est décédé à Edmundston en 1957 à l'âge de 68 ans. Il était le fils de Jack et frère de «Bill» et de Théophile ainsi que le frère de Mme Félicien Michaud.

Théophile et «Bill» Beaulieu:

Théophile travailla quelques années à la **Wood Room**. Par après, il alla vivre en Ontario où il y passa sa vie. Il est à sa retraite maintenant. Bill aussi, après son entrée en 1918, y travailla une dizaine d'années. Il prit un lot au rang 8 à la Rivière-Verte durant les années 1930 qu'il garda encore quelques années. Bill est décédé en 1936 à Edmundston à l'âge de 70 ans.

Paul Rousselle:

Frère de Jos et Fred, il avait fait ses débuts, lui aussi, à l'ouverture du moulin. Après quatre ou cinq ans, il quitta la ville pour aller travailler au moulin à scie Fraser de Cabano où il y passa sa vie en partie. Sur la fin de sa vie, il revint à Edmundston où il décéda dans les années 1960 à un âge assez avancé. Ces Rousselle, comme pour les Beaulieu, étaient de grands et gros hommes et des gars robustes et gros travailleurs.

Ovide Charette:

Ovide, frère de Jos et père de Wilfrid, Thomas et Mazono, avait commencé au moulin vers 1920. À son départ de la **Wood Room** en 1929, il était opérateur du «**drum**». Il alla aux écorceurs et à la pile et dans la suite devient «**millwright**». Il est décédé subitement à l'ancienne pile no 1 en 1936, le 5 juillet à l'âge de 66 ans.

Mazono Charette:

Il entra lui aussi à la **Wood Room** vers 1920 et, en 1922, retourna au moulin de Cabano. De retour à la **Wood Room** en 1929, il travailla sur un «**chipper**» pour un temps record de 29 années. C'est en 1958 qu'il prit sa retraite. Un an après, soit le 1er juillet 1959, lors d'une partie de pêche avec son garçon, il se perdit dans les forêts de la Rivière-Verte, plus précisément, dans le **Watson**, et malgré des recherches intenses, il ne fut jamais retrouvé. Il avait exactement 66 ans. Nous ne nous sommes jamais faits une idée exacte de ce qui lui est arrivé. Cela demeurera probablement pour nous tous, un mystère!

Thomas et Wilfrid Charette:

Ces deux frères de Mazono quittèrent le moulin pour Madawaska, Maine. Thomas, célibataire, partit en 1929 et Wilfrid, un «**chipperman**» de renom, partit pour Fraser Paper de Madawaska, Me en 1940. Wilfrid jouit de sa retraite à Edmundston-Est depuis 1960. Tout deux avaient commencés vers 1920 avec les autres de leur famille.

C. E. (Piton) Charette:

Encore de la même famille, Piton travailla à la **Wood Room** de 1920 à 1922. Dû à son trop jeune âge, me dit-il un jour, il quitta le moulin pour travailler ailleurs. Il revient en 1930 pour travailler cette fois à la pile de bois et aux écorceurs. Il succéda à Charlie Guerette comme contremaître à la mort de ce dernier en 1940, position qu'il occupa jusqu'à son décès en 1969 à l'âge de 64 ans. Piton fut donc «**foreman**» pour 26 années consécutives.

Pierre Thériault:

Il débuta à la **Wood Room** en 1921 et fut «**reculé**» en novembre. Il s'en retourna au Québec pour y revenir en 1923. «**Reculé**» une 2e fois à l'automne, il revint pour de bon en 1924. Pierre travailla surtout sur les «**slashers**» et sur la «**fendeuse**». De 1962 à 1967, il fut transféré aux «**chip bins**» d'où il prit sa retraite

en 1967. La position des «**chip bins**» à cause d'un travail peu pénible fut toujours gardée pour les blessés ou encore les personnes les plus âgées.

Malheureusement ce bon et fidèle travaillant paralysa au bout de deux ou trois ans après sa retraite. C'est dans cet état qu'il est encore à sa demeure sur la rue St-George à Edmundston-Est.

Charles Thériault:

Commença en 1920, il se fait briser accidentellement une jambe dans la **Wood Room** en 1925. Il fut envoyé aux «**chip bins**» et prit sa retraite en 1956 à l'âge de 64 ans à cause de maladie. Il demeura à Edmundston-Est et décéda en 1970 à l'âge de 78 ans.

Jacques Thériault:

Il débuta en 1925 et fut surtout «**chipperman**». Jacques était notre homme fort de la Wood Room, car il possédait une grande force physique en plus d'être costeau. Après le décès de sa femme, Jacques quitta la ville en 1944 pour Cabano. Il déménagea par après à Drummondville, P.Q.

Omer Mailloux:

Il fut un des pionniers de la **Wood Room** lui aussi ayant commencé dès 1919. Il travailla sur les «**chippers**» et sur les «**rossers**» pour un bon nombre d'années. À cause de mauvais état de santé, Omer prit sa retraite en 1950 à 62 ans. Il est décédé à Edmundston-Est en 1963 à l'âge de 75 ans.

Eugène Desjardins:

Père d'Armand et de «Bud» il commença en 1918 et à son départ pour le département mécanique vers 1928 il était opérateur du «**drum**». Eugène est décédé en 1934 au jeune âge de 41 ans.

Alex Bossé:

Il commença lui aussi vers 1918. Après un accident en 1927 dans la **Wood Room** qui lui coûta la perte d'une main il fut transféré à la «**pump house**». Il s'en alla sur une ferme à Saint-Jacques vers 1934, mais aux années 1950 revient en ville. Il décéda à Edmundston-Est en 1964 à l'âge de 81 ans.

Mégile Couturier:

Vétéran de la guerre 1914-18, Mégile commença à la **Wood Room** vers 1920 et travaillait un peu sur toutes les occupations à cause de ses capacités. Il est décédé d'un accident de chasse en 1940 à l'âge seulement de 46 ans. Il était très enjoué et aimait lutter avec les gars. Même après son départ on parlait encore de l'une de ses prises favorites que l'on nommait, «la prise à Mégile».

Moïse Couturier:

Ce frère de mon père entra à la **Wood Room** en 1919 après avoir quitté le Moulin à Morneault (Plourde Office). Il quitta ce département en 1926. Son occupation principale était nettoyeur au sous-sol. Mon oncle est décédé à Edmundston-Est en 1942 à l'âge de 64 ans.

Fred Babin:

Père de Ralph et Jean ainsi que beau-père de Fortunat Beaulieu, il avait commencé en 1918 et son emploi était aux «**chip bins**». Retiré en 1930, Fred est décédé en 1939 à l'âge de 78 ans.

Maxime Plourde:

Il était le père de François, l'avocat. Il est mort subitement dans la **Wood Room** même assis près des «**screens**» en 1932 vers l'âge de 55 ans. Il avait lui aussi, commencé là dès l'ouverture. Maxime était un type très original et bon travaillant avec une stature assez imposante.

Jack McRea:

Il était le père de Ronald et Chester. Il travailla dans la **Wood Room** à ses débuts deux ou trois

ans et la quitta pour la terre et les chantiers. Il est décédé à Edmundston-Est (sur sa ferme) en 1957 à l'âge de 78 ans.

Emile Pelletier:

Son nom aurait dû paraître l'un des premiers sur la liste de ces pionniers, car il fut l'une des figures les plus dominantes de la **Wood Room** où il avait débuté vers 1919 ou 1920. Son premier emploi fut à la «**shop**» Mécanique mais il fut envoyé à la **Wood Room** en 1921 comme premier «**millwright**» de jour. Avant lui, on m'assura que les contremaîtres faisaient la réparation également. Émile était aiguiser de couteaux avant d'être «**millwright**». Il est décédé avant l'âge normal de la retraite en 1949 à l'âge de 63 ans.

Jos C. Gagnon:

Notre ami Jos quitta la «**shop**» du Canadien National (C.N.R.) pour la **Wood Room** en 1920. Son premier emploi fut sur le triage et à la «**fendeuse**». Jos fut sous-contremaître dans la petite **Wood Room** (premier «**slab mill**» ou «**Wood Room addition**»). Dans la suite Jos devint «**huilleur**» et «**millwright**» de nuit pour de nombreuses années. Après le décès d'Emile Pelletier il devint le premier «**millwright**» de la **Wood Room** jusqu'à sa retraite en 1962. Il demeure encore à son logis sur la rue Emmerson face à la salle Franc-maçon.

Prudent Bélanger:

Beau-père d'Emile Pelletier, il commença à la **Wood Room** en 1920 pour laisser le moulin vers 1928 à cause de maladie. Il est décédé à Edmundston en 1934 à l'âge de 70 ans.

Thomas F. Couturier:

Thomas commença vers 1919 et il était «**chipperman**». Il quitta lui aussi la **Wood Room** en 1936, au moment de la grande crise en compagnie de trois ou quatre autres pour prendre un lot sur la nouvelle colonie de la Rivière-à-la-Truite. Thomas est décédé à Saint-Jacques le 2 décembre 1972 à l'âge de 68 ans.

Damase Couturier:

Il commença en 1922 à la **Wood Room** et travaillait surtout sur le réservoir (**tank**) en avant des «**chippers**». Lui aussi s'en alla sur la colonie de la Rivière-à-la-Truite en 1936. Damase a fini ses jours avec ses enfants à Saint-Basile où il décéda en 1939 à l'âge de 77 ans.

Thomas (Tommy) Bossé:

Vétéran de la première grande guerre, il entra à la **Wood Room** vers 1920. Il transféra à la Petite Machine mais revient à la **Wood Room** pour y rester jusqu'à 65 ans. Il travailla un peu à tous les emplois, mais surtout sur les «**rossers**» et sur la «**fendeuse**». Son dernier emploi fut aux «**chip bins**» d'où il prit sa retraite en 1961. Comme pour Pierre Thériault, Jos Gagnon et Emile Pelletier, il fut l'un de ceux qui travailla le plus longtemps dans ce département. Thomas, père de Camille, est décédé à Edmundston-Est en 1969 à l'âge de 73 ans.

Alphonse Bélanger:

Lui aussi commença à la **Wood Room** en 1920. Il fit un peu de tout pour en 1928, travailler sur le convoyeur neuf du «**groundwood**» sur une période de six à huit ans. De 1931 à 1933, il changea de département mais revient pour y demeurer jusqu'à sa retraite en 1950. Il travailla durant ses quinze dernières années à la **Wood Room** sur les «**rossers**». Après sa retraite, il s'en alla à Montréal pour revenir en ville en 1966 où il est mort la même année à l'âge de 81 ans. Il suivit de près le décès de son épouse.

Alphonse Belisle:

Commença en 1919, il travailla sur les «**rossers**». En 1928, il fut avec Pierre Thériault un des premiers «**slasher**» lors de l'ouverture du «**groundwood**». Il travailla à cet emploi environ quinze ans pour devenir «**cleaner**» de jour. Il prit sa retraite en 1953. Alphonse est décédé à Edmundston-Est en 1967 (29 août) à l'âge de 80 ans.

Sévérin Lévesque:

Vétéran de la guerre 1914-18, il commença à la **Wood Room** en 1923. Il travailla sur les «**chippers**» et les «**rossers**» surtout. À son décès il occupait la position des «**chip bins**». De santé chancelante depuis quelques années il est décédé en 1959 à l'âge de 63 ans, donc deux ans avant son temps normal de retraite. Il était le père de Déry.

Louison Nadeau:

Un pionnier de la **Wood Room**, il était le père de Renaud, il commença en 1918. Il fit un peu de tout mais fut surtout aiguiser de couteaux («**grinderman**») au moment de sa retraite en 1945 cela à cause de maladie. Il décéda en 1947 à Edmundston-Est à l'âge de 64 ans.

Aurèle Rousselle:

Fils de Jos, il commença en 1924 et travailla surtout comme «**chipperman**». Il partit pour le moulin de Madawaska en même temps que Willie Charette. Il vit présentement toujours à Edmundston-Est, à sa retraite, depuis dix ans.

Paul et Albert Charette:

Ces deux fils de Jos commencèrent très jeunes dans la **Wood Room** vers 1924. Ils allèrent travailler à la pile vers 1935 pour être transférés au mécanique en 1940. Paul est mort en 1965 à l'âge de 62 ans. Albert dut quitter le moulin en 1968 à cause de maladie. Il vit présentement dans un hospice et cela depuis deux ou trois ans. Il décéda en 1973 à l'âge de 66 ans.

Alors, de tout ces anciens, qui sont décédés, ils constituent une moyenne de vie de 66 ans. Donc, on peut dire que ces gens-là ne sont pas morts plus jeunes que la moyenne générale pour le temps!

Les Salaires:

On rapporte que les salaires de la **Wood Room** dès les débuts étaient 75¢ l'heure, mais après un

certain ralenti après la guerre dans les affaires en 1920, ils furent baissés à 25¢ l'heure. Après cette baisse, qui fut suivie d'une baisse du coût de la vie, et avec le plus grand nombre d'heures que le travaillant avait la possibilité de donner, l'on se tirait d'affaire quand même.

Vers 1926, les salaires de base (**base rate**) étaient de 27¢ l'heure ou \$2.75 par jour (journée de 10 heures). Ce fut la plupart des salaires payés au moulin jusqu'à la crise des années 1930. Malgré cela les gens construisaient leur propre maison et élevaient des familles nombreuses.

De ces familles sont sortis des fils et des filles qui sont parvenus à se faire instruire quand même. Il en sorti des médecins, avocats, comptables et des ingénieurs. Enfin, à tous les niveaux de l'échelle sociale malgré aucune aide de l'extérieur. Quelques années après, les uns se sont spécialisés en chimie, électricité ou en mécanique par des cours spéciaux pour être en mesure d'accepter de meilleures positions par la suite. J'ai vu de ces gars-là travailler d'une main et de l'autre avoir un livre pour étudier, soit l'anglais ou autres, afin d'améliorer leur sort et ils y sont parvenus.

Honoré Lajoie, Edmond Ouellette, Frank Castonguay et bien d'autres encore ont commencé comme simple journalier. Ils ont établi des commerces qui ont figuré parmi les plus prospères de la cité. Cela, il est vrai, se réalisa avec beaucoup de labeurs et de sacrifices. Il n'y avait pas de vacances payées et personnes pouvaient s'en permettre. Il fallait se contenter avec moins qu'aujourd'hui. Ainsi bien peu de travailleurs possédaient une automobile. Toutefois, avec notre tradition canadienne française que nous connaissions, l'on trouvait bien moyen de s'amuser, le temps venu, et cela à bon marché.

Avec une position stable, comme par exemple dans la **Wood Room**, ou dans les autres

départements, l'avenir semblait moins inquiéter les gens qu'elle le fait en ces temps modernes. Le journalier semblait heureux une fois raisonnablement installer avec sa famille. C'est un fait de dire qu'il faut avoir été l'un d'eux pour bien comprendre cela.

Leur caractère et habitudes:

Du côté psychologique, ces hommes étaient passablement différents de nos jours. Naturellement, ils étaient en moyenne assez jeunes, entre 25 et 35 ans. Disons, un moyenne d'âge de 30 ans. En 1970 la moyenne d'âge des employés réguliers de la **Wood Room** et de la pile de bois était de 52 ans. Donc dans les années 1920 et même aux années 1930 très peu dépassaient la quarantaine, et comme résultat il y avait du brio, des tours et de la gaieté dans les équipes. En plus de ces tours il y avait de bonnes farces et c'était à qui raconterait la meilleure histoire. Dans chaque équipe, il y en avait qui faisait un peu le bouffon pour faire rire les autres. Les vieilles habitudes des chantiers se manifestaient encore par des tours de force physique et, comme mentionné plus tôt, par de la lutte (**tirailage**) qui disparut avec le temps à cause des dangers d'accidents corporels. C'est ainsi qu'ils passaient le temps libre, et parfois, durant les heures de travail à l'insu du «**boss**».

Les sujets de conversations étaient sur la politique, en temps d'élections surtout, car on ne voyait que bleu ou rouge comme avaient vu nos pères et nos grand-pères. Il se faisait rarement de conversions politiques, excepté durant ces temps où les discussions devenaient acharnées mais qui s'oubliaient vite une fois l'élection passée. Si on était au temps des grandes retraites paroissiales, on parlait de religion. Ces grands événements n'arrivaient pas tous les ans et une fois passée ça retombait dans le silence. La foi, c'était quelque chose de personnelle dont on ne discutait que rarement. L'on croyait et ne sentait pas le besoin d'en discuter. Les vétérans de la guerre parlaient de leurs péripéties en Europe mais là encore, ils

n'étaient pas très bavards. Il en sera de même d'ailleurs pour les soldats revenus de la deuxième guerre. On aurait dit qu'ils n'aimaient pas trop en parler. Toutefois, un petit nombre quand même aimait raconter comment ils avaient tué plusieurs Allemands à la baïonnette (corps à corps) dans les tranchées. Il semble d'après leur récits, qu'ils étaient toujours un contre trois dans ces circonstances- là? Mais disons que c'était des exceptions. C'est un peu le cas dans tous les domaines. N'est-ce pas? Et je suis convaincu qu'ils avaient cent fois mérités qu'on les écoute, même si parfois c'était un peu exagéré. De nos jours, on parle d'automobiles, dans ce temps-là, on parlait de chevaux; des magnifiques paires de chevaux qu'on avait vues dans les chantiers du Maine ou de la province de Québec ou aux environs. On racontait les exploits dont on avait été témoins et qui furent accomplis par ces chevaux. Les chevaux de petite voiture n'étaient pas oubliés. On parlait de telle distance que certains de ces chevaux avaient parcourue en un tel temps -«le cheval le plus vite entre les deux saults» que l'on disait. C'était encore de ce cheval «**rétif**» - que personne n'avait pu dompter, ou encore, d'accidents survenus dans les chantiers avec d'immenses voyages de billots en descendant les côtes. On croyait encore aux lutins qui tressaient les «**crignes**» des chevaux durant la nuit dans les «hovels» ou dans les étables.

Les conversations se portaient sur les draves de 45 à 60 jours le long de la rivière Saint-Jean ou au Squateck. Ou encore c'était les chantiers éloignés à 40 miles en forêt d'où l'on ne descendait qu'au bout de six mois. Ici, il y aurait tout un volume à écrire sur ces récits entendus durant notre jeune âge et sur ce que j'ai été moi-même témoin. Ces hommes-là aimaient parler de ces aventures et de ces misères d'autrefois et on prenait intérêt à les écouter.

Les histoires d'hommes forts, un peu exagérées peut-être, mais pourtant vraies, occupaient une

bonne partie des conversations des plus âgés. Il faudrait surtout ne pas oublier les chicanes qui s'étaient vues dans les élections, les petites veillées et les chantiers ou draves. Dans un camp de bûcherons il y avait le «**boulé**». Si deux de ces fiers-à-bras se trouvaient dans le même camp, au bout de quelques jours ou semaines, l'occasion était fournie de savoir qui était le meilleur et d'ordinaire le perdant changeait de camp. Il y avait toutefois des exceptions ou par respect ou crainte, l'on se respectait. On dit qu'il en était ainsi dans les villages. Entendu qu'il y avait aussi exception à la règle car plusieurs de ces gars étaient tranquilles et paisibles. L'on ne se mesurait pas par haine, mais le «**caribou**» aidant, ils voulaient prouver ce qu'ils pouvaient faire. C'était des gars remplis de vigueur et n'énergie.

Ces anecdotes et ces histoires nous amusaient grandement nous les plus jeunes et ça brisait l'ennui et la monotonie du travail. Cela fait bon de faire un retour sur ce passé. Il semble que, malgré tout, les hommes étaient satisfaits, mais ce temps-là est révolu et ne reviendra plus. Les temps modernes exigent plus d'éducation et une meilleure préparation à la vie. Une certaine culture est nécessaire même pour remplir le plus de temps libre à notre disposition et aussi en préparation prochaine ou éloigné, de l'étape de la retraite. L'homme ou la femme contemporain se trouvera devant rien lorsque l'heure de la pension sonnera, il ne sait plus que faire de lui-même. L'art d'un «**hobby**» ou passe-temps était inconnu il y a 40 ans passés et cette lacune se fait sentir encore de nos jours, ce qui, de l'avis de plusieurs, conduit souvent à des abus du côté de la boisson à cause de l'ennui. Pourtant, le plaisir d'un passe-temps, selon nos aptitudes et notre choix, est tellement agréable, car les joies intellectuelles, à mon avis, dépassent de beaucoup les autres joies ou plaisirs. Cela demeure une opinion personnelle!

Les originaux:

Quelqu'un a dit que j'étais de ceux-là! Il y a de

ces gens-là partout, c'est vrai et la Wood Room en a toujours eu sa bonne part. Il y a toutes sortes d'originaux, mais ceux dont je veux parler ici sont d'un type spécial. C'est de ceux qui aimaient exagérer les choses ou même forcer la vérité ou encore les grands avarés. De ces derniers il se pourrait que Claude Henri Grignon trouverait de la matière à alimenter son histoire d'«**Un homme et son péché**», mais par discrétion et pour ne pas faire de personnalité, je n'en parlerai pas.

Les autres dont je veux parler, (les vantards) sont des gens sans malice, qui ne font pas de tort à personne, mais qui, par habitudes et sans s'en rendre compte sont tombés dans ces originalités - ce sont des «originaux» au sens du mot. Il y a des cas ou de ces gens en fait de culture, qui ne dépassent pas l'âge de l'adolescence. Cela exige de la part des supérieurs un effort constant afin de leur faire comprendre les ordres comme nous le faisons d'ordinaire dans le cas de jeunes gens sans expérience au travail. On constate que ces types d'originaux demeurent en nombre et qu'ils en sont que le très petit nombre de nos jours. Ce sont des exceptions. La plupart des travailleurs sont réceptifs et d'intelligence normale malgré le manque d'instruction. Alors revenons à nos originaux... Un jour, sur l'heure du dîner, lorsqu'un de ces hommes racontait ses aventures et prouesses, un autre se mit à le questionner et discrètement additionna le nombre des années où il disait avoir été ou avoir travaillé durant sa vie. À la fin il lui demanda son âge qui effectivement était de 55 ans. «Tu te trompes, de lui dire l'autre, car d'après ce que tu nous as dit, tu aurais 88 ans».

Un autre qui parlait de la grande force physique de son père, nous dit qu'un soir son père sortit de la maison et vit une bête noir marcher près de la clôture. Alors «le vieux s'avança et ramassa la bête par les deux bouts et la lança par-dessus la clôture pour s'apercevoir que c'était un ours».

Voulant se vanter, un autre qui travaillait à la pile de bois avec une dizaine d'hommes «qui n'arrivaient pas à fournir la **Wood Room** de bois. Alors étant fatigué d'entendre crier pour plus de bois, il dit aux autres de se ranger de côté et de le laisser faire tout seul. Au bout d'une demi heure, la **Wood Room** criait pour arrêter et moi je continuais à mettre du bois dans le convoyeur. Les gars regardèrent vers la **Wood Room** et ils pouvaient voir le bois sortir par les portes et les «**chassis**»».

Un autre qui accidentellement était descendu d'une grande hauteur avec le bois de la pile dit: «En voyant passer près de moi une grosse bûche d'épinette, j'ai vite embarqué dessus et j'ai crié aux autres en bas, ramassez mon chapeau».

Tout ces faits étaient racontés sans malice et on en parle encore aujourd'hui. À ce sujet il y aurait tant à dire de ce que j'ai entendu sur une période de 40 ans. Afin de ne pas trop remplir vite les pages de ce cahier, il me faudra garder parmi mes souvenirs une multitude de ces faits ou anecdotes.

Que de fois où même le contremaître se fit jouer des tours. Un jour, ayant averti deux jeunes gens de ne plus arriver en retard, car il seraient renvoyés et perdraient leur «**shift**». C'était un samedi soir et n'ayant pas envie de travailler, ils se dirent qu'en arrivant en retard ils auraient leur soirée bien à eux. Telle fut la première réaction du contremaître, mais en revenant vers son office, il vit nos deux jeunes au comble de la joie s'en aller avec leur boîte à lunch. C'est alors qu'il découvrit leur tour et les fit revenir à leur grande déception.

Mais ce sont ceux qui lèvent le coude plus souvent qu'à leur tour qui semblent inventer les meilleurs alibis ou mensonges. Voici un exemple: nous étions aux temps de la crise et ce type-là, dont le père vivait «aux saintes places» dans le Québec, demanda à son «**boss**» une longue fin de semaine pour aller aux funérailles

de son père. Plusieurs mois s'étaient écoulés et notre gars avait oublié ce mensonge. Le même type de nouveau redemande une autre fin de semaine «afin d'aller aux funérailles de son père». Estey, le surintendant qui parlait assez bien français lui dit, «toi en a dont bien des pères». Alors le congé a dû finir là.

Un autre, celui-là un «**foreman**» comme cela perdait du temps pour «tuer son cochon» qu'il avait élevé durant l'été. Avant les fêtes il avait tué son même cochon au moins deux fois.

Un autre, assez haut placé dans notre département, et qui nous faisait bien rire, sortait une bouteille de sirop «**Buckley**» contre la grippe de son pupitre lorsqu'il perdait du temps à cause de boissons. À son tour, au bout de quelques jours, on se disait «attendons, il sorti son Buckley et c'était à chaque fois ce qui arrivait. Chose plus drôle encore était qu'il en prenait jamais puisque la bouteille ne baissait jamais.»

Ici encore, on ne finirait plus de parler de ces pauvres alcooliques qui s'ignoraient.

Presque toujours il leur arrive d'être congédiés ou de donner leur démission pour sauver la face - l'histoire se répète, n'est-ce pas?

Si ces quelques faits choisis parmi des centaines d'autres, sont rapportés ici, ce n'est sûrement pas par manque d'estime pour ces hommes-là, mais afin de démontrer un peu les caractères ou habitudes de certains d'entre eux. Après tout, à une époque où les divertissements étaient moins nombreux, il fallait bien passer le temps libre à quelque chose!

Avant de terminer ce premier chapitre, je tiens à donner une réplique de feuille de temps (**time sheet**), des hommes et leur emploi, durant la fin des années 1920.

Avant 1928, comme mentionné, la **Wood Room** ne fonctionnait que de jour à part certaines

exceptions. Mais de 1928 à 1940 ce fut un «**shift**» de jour et un autre de nuit. Ce ne fut que vers 1950 que débuta les trois «**shifts**» d'une manière assez régulière.

L. B. Estey avait été nommé «**supervising foreman**» en juillet 1927 et au printemps de 1929, Andrew Brebner (le père d'Andy) le fit venir dans son office pour lui annoncer qu'il était nommé premier surintendant du département (**woodhandling**). C'est alors qu'il organisa deux «**shifts**» dans la **Wood Room**. Ceci me concerna de près, car ce fut dans ces circonstances que je suis devenu employé permanent dans la **Wood Room**.

Byron Estey garde le «Vieux» Arthur Roy comme contremaître de jour et le vieux Jos A. Rousselle la nuit et cela jusqu'en 1934. Roy était, lui-même comme Byron, vétéran de la grande guerre 1914-18. De là le choix d'Estey pour Arthur. Il venait de la région de Campbellton et avait marié la soeur de Fortunat Beaulieu d'Iroquois. Estey fut «**scaler**» au moulin de 1921 à 1927 - avant son entrée dans la **Wood Room**. Pour Roy, il n'avait commencé à travailler à la **Wood Room** qu'en 1928.

Voici en quelque sorte l'organisation de la **Wood Room** vers 1929:

Surintendant: Lemuel Byron Estey

Contremaîtres:

jour

Arthur Roy

nuit

Jos A. Rousselle

«**Millwrights**»:

Emile Pelletier

Jos C. Gagnon

«**Slasher**»:

De jour seulement - Pierre Thériault, Philias (Pitre) Lavoie

«**Drum**» et **compteurs**: P. S. d'ici nous changions de «**shift**».

Aurèle Guerrette

Oneil Couturier

«**Chip Bins**»:

Fred Babin

Charles Thériault

«**Sorters**»:

Mazano Charette

Charlie Gagnon

«Tank»:

Horace Lord	Damase Couturier
-------------	------------------

«Chippers»:

Jacques Thériault	Omer Mailloux
Aurèle Rousselle	Thomas Couturier
Fred Rousselle	Wilfrid Charette
Albert Charette	Félix Dumont

«Rossers»:

Eugène Turgeon	Laurent Dalpé
----------------	---------------

Eugène est mort à Montréal
le 26 mars 1974 à 85 ans.

Aimé (Pitre) Nadeau	Camille Belisle
Horace Michaud	Albé Grondin
Séverin Levesque	Patrick Levesque
Mégile Couturier	Tommy Bossé
Régis Bossé	Charlie Brisson
Jack Stuart	Philippe Dumont
Philiass Bossé	Charles Verret

«Rosser Convoyor»:

Ernest Caron	Ernest Byrenton
--------------	-----------------

«Splitter»:

Willie Ouellette	Léo Rousselle
------------------	---------------

Albert Perreault	Hubalt Voisine
------------------	----------------

«Sulphite Cleaner»:

Frank Lévesque	Jos Bélanger
----------------	--------------

«Cleaner»:

Louis Dubé	Léon Charette
------------	---------------

Alphonse Belisle	Honoré Ouellette
------------------	------------------

«Grinder»:

Louison Nadeau

Cette liste donne huit hommes sur les «rossers» pour chaque «shift». Puisqu'il n'y avait que cinq «rossers», les autres travailleurs sur divers autres emplois de moindre importance comme sur les transferts, sur la scie (**cut-off-saw**) ou sur le «charroyage» du bois rouge en direction du **groundwood**. Il est à remarquer que déjà en 1929 plusieurs des pionniers étaient déjà partis de la **Wood Room**. Un certain nombre d'entre eux avaient changé de département et d'autres avaient quitté le moulin. C'était un peu comme

de ce temps-ci. Je dois ajouter qu'à l'ouverture des écorceurs neufs (**thorne barkers**) au printemps de 1928, un certain nombre y sont allés, et de même qu'à l'ouverture du **groundwood** à l'automne de 1928 ou encore un certain nombre y allèrent aussi, tel par exemple, Charles Verret. Ce nouveau système d'écorceur employa un grand nombre d'hommes pour une période de 42 années, soit jusqu'en 1970. La majeure partie de ces hommes-là étaient du côté Est de la rivière.

L'installation du premier «**slasher**» dans la **Wood Room** durant l'été de 1928 nécessita l'enlèvement d'un des deux «**drums**» dans la **Wood Room**. Il était construit au niveau du «**flat chain**» et perpendiculairement au convoyeur du **groundwood**; là où fut la «**fendeuse**» par après et en direction du convoyeur mentionné. Je l'ai écrit, aux premières années, on ne savait du bois en deux pieds pour les meules du **groundwood** que de jour. Le réservoir du **groundwood** pouvait contenir du bois pour le reste de la nuit. Sur le convoyeur du **groundwood**, et cela durant quelques années, un homme tirait le bois dans les cinq différents panneaux avec un «**picaroon**». On n'avait pas encore pensé au système de «**kickers**». C'était, comme mentionné, la job d'Alphonse Bélanger. Un autre comptait le bois sur ce même convoyeur. Après l'installation des «**kickers**», le même gars s'occupait des deux tâches. Après encore un autre dix ans, on enleva l'homme complètement du convoyeur. Le bois était compté dans la **Wood Room** à la sortie du «**slasher**» par un compteur automatique et enfin par oeil électronique. Aux toutes dernières années le compte de bois du **groundwood** était calculé sur le nombre de brouettes (**trucks**) sortis de la «**tank**» pour les meules. L'évolution, comme nous le verrons se fit comme ça dans tous les domaines et sur toutes les opérations - an eternal changing of operation - a continuous struggle toward more and more production with the least cost!

De même dans la **Wood Room**, lorsque les deux «**shifts**» furent en marche pour de bon, les deux jobs «de compteur» et de «**drum tender**» furent condensés en un seul emploi. J'avais moi-même débuté dans la **Wood Room** comme compteur et Aurèle Guerette s'occupait du «**drum**». À l'ouverture d'un second «**shift**», Guerette suggéra au surintendant de prendre la responsabilité des deux et moi-même je ferais pareil sur l'autre «**shift**». Cela se continua sur une période de plus de 20 ans. C'était une économie pour la compagnie bien entendue et comme le département du bois (**wood department**) qui n'est pas le «**woodhandling**», payait les compteurs, les coûts de nos salaires étaient partagés entre ces deux départements. C'est la raison pourquoi durant plusieurs années nos noms des compteurs ne figuraient pas sur la liste de la **Wood Room**. Ce ne fut que vers 1950 qu'on nous accorda notre ancienneté de la **Wood Room** dès notre entrée dans ce département. Après tout c'était justice, car c'est là que nous avons travaillé continuellement.

Mais il y eut pour moi dans ce système de formalité un «**sunny side**». Au début de la crise, tous les célibataires, ou presque tous, furent congédiés. Nous étions, si je m'en souviens bien que deux ou trois à ne pas avoir été reculés.

Dans mon cas on ne me toucha pas parce que je n'étais pas au même département et dans les cas des deux autres, ils étaient intouchables eux aussi étant les fils de contremaîtres. Donc la crise ne nous affecta pas trop.

Il était aussi d'habitude, surtout avant la crise d'opérer un «**chipper**» en moins afin de donner notre temps lorsque les demandes se faisaient moins pressantes. Cela maintenait les «**shifts**» à leurs longueurs normales. Il faut tenir compte que les salaires étaient dix fois moins élevés qu'aujourd'hui. En 1929, on payait \$0.30 l'heure comparé à \$3.50 maintenant (**base rate**).

Un minimum d'explication sera donné sur les

opérations du fleuve Saint-Jean au début du deuxième chapitre, qui furent maintenues pour une période de cinq ou six ans et dont les jeunes de cette époque présente ne se doutent même pas. Aussi, si j'en parle, c'est à cause du fait que ces opérations avaient une certaine répercussion sur les opérations de la **Wood Room**, et cela en hiver surtout. Là aussi durant la seconde moitié des années 1920 un bon nombre d'hommes y trouvèrent leur gagne-pain. De tout cela il ne reste que les vestiges des fondations de ces immenses convoyeurs situés sur le «**platin**» des sauvages près de l'embouchure de la rivière Madawaska mais du côté Est en descendant le fleuve Saint-Jean. C'était vis-à-vis de chez Charlie Miller qui fut par après la propriété de l'évêché.

Notez: que cette propriété de Charlie Miller avait été à l'origine la propriété de James Murchie, père de Frank et grand-père de Ralph et aussi fondateur de la compagnie James Murchie & Son.